

RÉVOLUTION FRANÇAISE

ET DIALECTIQUE HÉGÉLIENNE

Ce qui distingue constamment Hegel, c'est une manière particulière de penser et de raisonner que l'on qualifie communément de dialectique et qu'il a lui-même amplement et minutieusement thématisée. Celle-ci consiste, pour l'essentiel, à admettre qu'un être, une idée, une caractéristique produit, dans certaines conditions, son opposé ou son contraire et de telle sorte que ce négatif ou ce contraire détienne en lui-même un contenu déterminé, positif, nouveau par rapport à ce qui est nié ou contredit, mais fondamentalement lié à lui.

Cette dialectique hégélienne relève de diverses sources, qu'elle déborde largement et qui donc n'en rendent pas compte entièrement. Elles ont été toutefois décelées et étudiées soigneusement. On les identifie dans certains courants séculaires de la théologie, de la philosophie, de la science, de la littérature. Elles sont très importantes et il serait malencontreux de les oublier ou de les mépriser. Mais, sans les contester le moins du monde, il ne faut pas s'interdire de diriger son regard aussi vers d'autres sources, bien différentes à tous les égards, et de s'interroger, par exemple, sur l'influence que la Révolution française, comme événement subi, vécu et observé, a pu exercer sur le choix, l'affirmation et l'épanouissement de la dialectique hégélienne.

L'adhésion

La Révolution française, en son temps, ne laissa personne indifférent ou indemne, d'abord en France, mais aussi en Europe, et particulièrement en Allemagne. Hegel se trouvait exceptionnellement bien placé pour recevoir l'onde de choc du grand bouleversement et pour y réagir intensement.

Il a dix neuf ans quand la Révolution éclate, et, au "séminaire"

de Tubingen, il baigne dans une atmosphère intellectuelle effervescente. Le Wurtemberg jouxte la France, reçoit des étudiants français. Il est comme un balcon d'où l'on peut observer de près le cours des choses sans être toujours et complètement emporté par lui. Le bouillonnement politique français exerce une sorte de contagion spirituelle. Des intellectuels allemands, et spécialement les boursiers du "séminaire" de Tubingen, prennent parti pour la Révolution. Divers témoignages confirment que Hegel est l'un des plus ardents d'entre eux. Bientôt, les armées révolutionnaires (et Hegel y inclut aussi celles de Napoléon) parcourent l'Allemagne comme un torrent dévastateur. Hegel est livré à la tempête: lors de la prise d'Iéna par les Français, il devra s'enfuir de sa maison incendiée, avec sa concubine et son fils naturel, et en protégeant difficilement sous son manteau, un autre enfant, l'enfant de son esprit, le manuscrit de la *Phénoménologie*. Toute sa vie sera affectée, directement ou indirectement, par la Révolution française et par les conséquences profondes et variées de celle-ci.

Et toute sa vie durant, il restera fidèle à sa première adhésion globale à la Révolution. Beaucoup d'autres, qui avaient aussi opté d'abord pour elle, s'en détourneront bientôt et passeront dans le camp de ses adversaires, Mais lui, tout en critiquant certains de ses principes et tout en condamnant certaines de ses séquences, il restera indéfectiblement attaché à l'événement en lui-même, à son orientation générale, à ses effets irréversibles. Et chaque année, le 14 Juillet, entouré de quelques étudiants auxquels il explique à sa manière la signification historique de la prise de la Bastille, il lève sa coupe de vin ou de champagne en signe de commémoration et de célébration.

Fonder tout sur l'idée

Hegel a exprimé à diverses reprises son attachement à la Révolution française, son admiration pour elle, et particulièrement dans un passage des tardives *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Après avoir esquissé une analyse des causes immédiates de la Révolution, il s'écrie: "La pensée, le concept du droit se fit tout d'un coup valoir et le vieil édifice d'iniquité ne put lui résister. Dans la pensée du droit, on construisit donc alors une constitution, tout devant désormais reposer sur cette base. Depuis que le soleil se trouve au firmament et que les planètes tournent autour de lui, on n'avait pas vu l'homme se placer la

tête en bas, c'est-à-dire se fonder sur l'idée et construire d'après elle la réalité. Anaxagore avait dit le premier que le "nous" (la raison) gouverne le monde ; mais c'est maintenant seulement que l'homme est parvenu à reconnaître que la pensée doit régir la réalité spirituelle. C'était donc là un superbe lever de soleil. Tous les êtres pensants ont célébré cette époque. Une émotion sublime a régné en ce temps-là, l'enthousiasme de l'esprit a fait frissonner le monde, comme si à ce moment seulement on en était arrivé à une réconciliation du divin avec le monde"¹

Hegel s'abandonne rarement à ce style lyrique. Il faut bien que ce soit pour la Révolution française! Et cela marque assez, à la fin de sa vie, sous la Restauration et malgré le poids de la Sainte Alliance, la permanence de ses sentiments favorables aux idéaux révolutionnaires.

Mais l'envolée d'éloquence qui anime ce passage des *Leçons* risque de masquer son contenu idéologique pourtant remarquable. Il convient de s'attarder à certaines formules, à certains termes de ce texte, qui ne sont pas simples fioritures, mais qui portent des idées importantes.

En quelques mots, Hegel indique ici un modèle représentatif du mouvement général de la Révolution française, un modèle qui perd son innocence apparente si on le compare à d'autres.

Il fait appel à un terme métaphorique célèbre dans l'histoire de la gnoséologie: le système solaire. Il s'agit, bien sûr, du système copernicien, adopté d'emblée comme seul valable, incomparable. Les planètes tournent depuis toujours autour du soleil: et voilà exclue aussitôt l'image kantienne du retournement du rapport de connaissance.

Rappelons les lignes fameuses dans lesquelles la *Préface* à la seconde édition de la *Critique de la raison pure* présente ce retournement: "Il en est ici comme de la première idée de Copernic: voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'expliquer les mouvements du ciel en admettant que toute la multitude des étoiles tournait autour du spectateur, il chercha s'il n'y réussirait pas mieux en supposant que c'est le spectateur qui tourne et que les astres demeurent immobiles"²

Hegel ne peut pas ne pas penser à cette image kantienne. Mais

¹ *Leçons sur l'Histoire de la philosophie*, trad. Gibelin. Paris: Vrin, 1963, p. 340.

² Kant, *Critique de la raison pure*, trad. Tremesaygues et Pacaud. Paris: P.U.F., 1971, p. 19.

il ne l'adopte pas, il la répudie. Il change d'image. S'agissant de la Révolution française, il ne l'assimile pas à la révolution scientifique qui renversa la relation traditionnelle du soleil et des planètes, mais il lui substitue, sous le soleil, le renversement de l'attitude de l'homme lui-même. L'homme avançait d'une manière naturelle, inconsciemment mené par ses pieds: la Révolution le fait désormais marcher sur la tête, guidé par des idées. Aux habitudes et aux coutumes involontairement héritées du passé, elle préfère des concepts, une constitution délibérée, la liberté.

Cet idéalisme hégélien, c'est celui des révolutionnaires français eux-mêmes. C'est pour la liberté, la justice, la constitution, des idées, qu'ils croyaient de battre. C'est la Révolution française qui, "pour la première fois depuis que les planètes tournent autour du soleil", introduit pratiquement l'esprit dans les choses et, retournant celles-ci sur elles-mêmes, ou en elles-mêmes, fonde désormais le monde social objectif sur cet esprit. Le réel devient rationnel "en soi et pour soi", et Hegel, il est vrai, présuppose que s'il peut le devenir ainsi, dans le temps et l'espace, c'est qu'il l'était déjà, en puissance, de toute éternité.

L'homme soudain a refusé de continuer à se laisser conduire par ses pas, à se laisser porter par le cours des choses. Le monde allait à l'envers. Les révolutionnaires français l'ont remis à l'endroit. Les philosophes, inspireurs de ce redressement, ont changé le monde.

La dialectique de la raison historique

Si tout est dialectique, alors la Révolution française l'est aussi. Elle l'est même davantage et mieux que le train-train de la vie habituelle et monotone. Elle accélère et accentue tous les mouvements dialectiques de la réalité objective et de la pensée. Même si les explications qu'il en donne ne peuvent satisfaire entièrement un esprit du XXe siècle, reste du moins, chez Hegel, cette conscience et cette connaissance de sa dialecticité. Il met très clairement celle-ci en évidence. Evoquant l'oeuvre des révolutionnaires français, il écrit en effet: "En pleine tempête révolutionnaire, leur entendement s'est manifesté dans la fermeté avec laquelle ils ont réussi à faire naître l'ordre éthique du monde nouveau (*die neue sittliche Weltordnung*), contre la puissance alliance des partisans de l'ordre ancien; dans la fermeté avec laquelle ils ont réalisé, l'un après l'autre, et dans leur détermination et leur opposition les plus

extrêmes, tous les moments constitutifs du développement de la nouvelle vie politique. C'est précisément en menant chacun de ces moments jusqu'à la pointe extrême de son unilatéralité, en poussant chaque principe unilatéral jusqu'à ses dernières conséquences, qu'ils ont été conduits par la dialectique de la raison historique mondiale à une situation politique dans laquelle toutes les unilatéralités antérieures de la vie politique paraissent levées³.

Voilà une justification dialectique rétrospective de toutes les étapes de la Révolution française, pourtant contradictoires entre elles. Il y a une logique du cours de l'histoire qui intègre tous les essais et toutes les erreurs, même les plus opposés entre eux: c'est la logique de l'Idée, qui s'impose aux choses, et qui se moque souvent de la logique dogmatique des acteurs et des témoins.

La nouveauté

La vie apporte quotidiennement des incidents, des pensées, des sentiments nouveaux. Mais, en période révolutionnaire, le mouvement s'accélère, ses inflexions s'accroissent, chacune de ses étapes voit s'aiguiser sa radicalité. C'est l'essence même de la Révolution: elle détruit l'ordre établi pour faire changer les choses. C'est "le devenir dans la disparition", comme disait Hoelderlin. Les auteurs de cette transformation brutale en prennent parfois, et sans doute illusoirement, une conscience fichtéenne. Cambon déclare à la Convention, en 1792: "Sous le despotisme tout était illégal, a dit la France. Tout ce qui est établi (*alles Bestehende*) je l'anéantis par un unique acte de la volonté (*durch einem einzigen Akt meines Willens*").⁴ Chez les spectateurs relativement désintéressés, la Révolution renouvelle provoque chaque jour la surprise, et même la stupéfaction. Si l'on demande à un Allemand, un matin de 1793, "qui est au pouvoir en France?" il ne peut que répondre: "Attendez, pour répondre, que j'aie reçu la gazette!"

Tout ce qui se produit en elle paraît prodigieux ou diabolique et porte, en même temps, un caractère d'irréversibilité fatale: la

³"Encyclopédie", in *Samtliche Werke* (Glockner, X, 1929), p. 85.

⁴ Cité par Markov, *Révolution im Zeugenstand*, II, Leipzig, 1982, p.334.

désobéissance à un ordre solennel du roi, proclamée par Mirabeau; la prise et la démolition de la Bastille; la trahison, la fuite, l'arrestation de Louis XVI, sa décapitation; Valmy; Thermidor; Waterloo... Et tout cela, trempé de sang, illustré par le destin tragique d'individualités exceptionnelles!

On pourrait valablement appliquer à la Révolution la définition bergsonnienne de la durée vivante: une création continue d'imprévisible nouveauté. Ce qui se produisait, c'était chaque fois l'inouï, le contraire de ce que l'on avait attendu, prévu, voulu.

Les témoins se montrent évidemment plus sensibles, en tout cela, à ce qui les touche personnellement et directement. Ainsi, quelle stupeur, chez certains d'entre eux, devant l'issue de la bataille de Valmy. La *Gazette de Hesse* avait exprimé l'opinion la plus répandue, dans son numéro du 31 Mai 1791: "A ce qu'il semble le Prince de Condé a reçu de France des nouvelles très favorables. On lui donne l'assurance que s'il franchit le Rhin ne serait-ce qu'avec deux cents hommes, il peut compter, dans les 24 heures qui suivront, avec l'appui de 100.000 volontaires en armes. Dans la marche sur Paris, son armée pourrait s'amplifier comme une avalanche, et enfouir tout sous elle"...⁵.

En réalité, quelques mois plus tard, les armées prussiennes, réputées "invincibles", ne pourront franchir Valmy, et devant la résistance imprévue des troupes révolutionnaires, elles rebrousseront chemin, piteusement, dans les pires conditions. A la stupeur des témoins, la Révolution brise d'un seul coup une supériorité militaire prussienne que l'on considérait comme presque surnaturelle. Alors, au soir de Valmy, Goethe qui a suivi la bataille du côté des Prussiens, peut déclarer: "D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde."

Mais il aurait pu en dire tout autant de chaque journée de la Révolution. C'est globalement, comme processus continu formé de ruptures successives, qu'elle réunissait, unifiait en elles toutes les initiatives, toutes les créations, toutes les audaces. Comme le dit un de ses acteurs:

⁵ Cité par N. Merker, *An den Ursprungen der deutschen Ideologie*. Berlin, 1984, p. 56, n.35.

"Nous créons ce qui n'a pas existé"⁶

Pour montrer la lucidité de certains révolutionnaires, concernant la réalité de cette mutation qualitative, Jaurès cite un article qui parut dans les *Révolutions de Paris*, au lendemain de la proclamation de la République: "Nous sommes les premiers et les seuls qui donnons à notre révolution pour bases, les saintes lois de l'égalité, en cela d'un avis différent de la charte anglaise qui admet un roi, une noblesse et deux Chambres, haute et basse. Les premiers et les seuls nous gardons un Gouvernement tout fraternel. Pussions-nous avoir des rivaux! Mais à coup sûr nous n'avons point de modèle: nous n'imitons personne".⁷

Or la dialectique n'est-elle pas précisément la logique du changement et de l'innovation? *L'Aufhebung* conserve certes le contenu qu'elle concerne, mais elle l'abolit aussi, et, surtout, elle l'élève. Cela ne peut se faire, en tout cas dans l'ordre spatiotemporel, que par l'apparition d'un caractère nouveau, qualitativement différent, et que les termes antérieurs ne pouvaient à eux seuls laisser deviner.

Cette nouveauté, -le 14 Juillet, Valmy, Thermidor-, ne saurait se réduire à un changement quantitatif. Il s'agit bien, en elle, de cette mutation qualitative brusque, de ce saut, dans la nature ou dans l'histoire, que Hegel a si souvent décrit, et auquel, le premier en cela dans la philosophie moderne, il a accordé une importance de premier ordre aussi dans la logique.

Jaurès remarque qu'à partir d'un certain degré du développement de la Révolution, les Français comprirent "qu'aucune leçon du passé ne leur suffirait à conduire l'expérience nouvelle"⁸

Et en effet, comme le disaient les *Révolutions de Paris*: "Toutes les circonstances ont changé"! Or c'est le motif même que Hegel, dans les mêmes termes, alléguera pour contester, lui aussi, qu'aucune leçon du passé puisse suffire à conduire des expériences historiques nouvelles. Prononcées par le philosophe de la nécessité historique, ces paroles ont

⁶ Cité par Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution française*, tome III, édition de 1939, p. 157.

⁷ Jaurès, *Op. cit.* Tome III, édition de 1970 (Ed. Soc., Paris), pp. 265-267.

⁸ *Ibid.*, p. 265.

parfois surpris: "On renvoie les souverains, les hommes d'état et surtout les peuples à l'enseignement par l'expérience de l'histoire. Mais ce que l'expérience et l'histoire enseignent, c'est que jamais les peuples ni les gouvernants n'ont rien appris de l'histoire, ni n'ont agi d'après des leçons qu'on aurait pu en tirer. Chaque époque, chaque peuple a des circonstances si particulières, réalise une situation si individuelle, que c'est uniquement en elle et à partir d'elle qu'il faut prendre ses décisions"⁹

Qu'il n'y ait pas de leçons de l'histoire, au sens où des leçons impliquent la répétition et l'imitation, où Hegel aurait-il pu en recueillir mieux la leçon que dans le déroulement de la Révolution française?

Le renversement

Mais si l'histoire ne donne pas de leçons - en ce sens particulier du mot leçon - elle ne refuse pas toute explication. La prise de la Bastille, la victoire de Valmy, la décapitation de Louis XVI apportaient une nouveauté radicale, irréversible, dramatique, certes! Mais cette nouveauté se voyait accueillie, assumée, approuvée par un grand nombre d'acteurs et de témoins de ces événements. Ils l'estimaient juste, bonne nécessaire, et donc, en un sens du moins, raisonnable et même rationnelle - et cependant ils n'en pouvaient rendre compte en s'en tenant aux exigences d'une logique dogmatique et étriquée. Alors, ces admirateurs de la Révolution française devaient ou bien la tenir pour un miracle inexplicable, ou bien tenter de l'expliquer en se servant d'autres moyens intellectuels et d'autres méthodes que ceux de la logique traditionnellement limitée et pétrifiée.

En s'effondrant, la Bastille disqualifiait une manière traditionnelle et établie de raisonner. Elle favorisait l'essor et le succès d'un développement nouveau de la logique, pour que celle-ci, désormais plus pleinement dialectique, devînt comme une "algèbre de la révolution", selon le mot de Herzen¹⁰

⁹ *Die Vernunft in der Geschichte* (la raison dans l'histoire). Hambourg: Meiner, 1955, p. 19.

¹⁰ Voir le chapitre consacré à Herzen: Guy Planty-Bonjour, *Hegel et la pensée philosophique en Russie (1830-1917)*, La Haye, Nijhoff, 1974, p. 276.

Pour jouer un tel rôle, il fallait que la Révolution fût une rupture du développement historique, une rupture profonde, sévère, brutale. Comme le dit Jaurès, elle donnait "l'impression tragique de l'irréparable rupture avec le passé. C'était la lutte à outrance contre tout le vieux monde au dedans et au dehors"¹¹

Mais il fallait en même temps que cette rupture ne fût pas absolue. La Révolution naissait du développement des contradictions de l'Ancien Régime, c'est dans l'Ancien Régime que le Tiers-Etat était né, s'était formé, éduqué, et qu'il avait pris peu à peu tant de force qu'il en devenait capable, à la fin, de s'emparer du pouvoir.

Le changement brusque que la Révolution introduit dans le monde ne consiste pas en un simple renversement des relations préétablies, il est plus complexe que cela. Mais le mouvement du renversement joue cependant en lui un rôle fondamental. C'est d'ailleurs à cette idée de renversement des termes d'une relation que se rattache étymologiquement le sens premier du mot révolution.

De grands penseurs avaient pressenti et annoncé le renversement politique qui se préparait en France.

Qu'il se produirait sous forme d'une révolution mouvementée et bruyante, Voltaire, l'avait prévu dès 1764: "Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent; la lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion et alors ce sera un beau tapage; les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses" (Lettre à Chauvelin, 2 avril 1764)¹² L'éclatement implique soudaineté et violence.

Rousseau, lui, avait discerné le caractère de haute dialecticité des événements qui devaient selon lui se produire immanquablement: "Nous approchons de l'état de crise et de révolution", disait-il dans *l'Emile*, en 1762. Il précisait que l'excès de la puissance et de la prospérité devait provoquer son propre renversement, et, dans les Etats, leur déclin: "Je tiens pour impossible que les grands monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer; toutes ont brillé, et tout Etat qui brille est sur son déclin". Il indiquait d'avance le sens de ce renversement: "Vous vous

¹¹Jaurès, *Op. cit.*, Tome III, 1973, p. 270.

¹²*Correspondance*, édition Besterman, XXVII, 1973, p. 315.

fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables (...) Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet"...¹³

Il s'agit bien du renversement.

Mais ces deux auteurs ne se contentaient pas de prévoir, ils préparaient aussi cette révolution. Le grand renversement auquel ils aspiraient confusément devint le but clairement énoncé d'une partie des Français, de la classe sociale qui devenait alors la plus puissante. Nul peut-être n'a mieux exprimé le caractère dialectique de ce renversement que Sieyès, le porte-parole de cette classe: "Qu'est-ce que le Tiers Etat? Tout. -Qu'a-t-il été jusqu' à présent dans l'ordre politique? Rien. - Que demande-t-il? A y devenir quelque chose".

Le passage d'un extrême à l'autre, c'est le mot d'ordre de toutes les révolutions: "Nous ne sommes rien, soyons tout!" Voici là posés les termes d'une dialectique de l'être et du néant.

Dans la Révolution française, le renversement revêt des formes multiples: l'homme se place sur la tête, la raison se substitue à la positivité, le Tiers-Etat prend la place dirigeante de la noblesse, le vassal se libère, le vilain chasse le noble, ce qui s'élève on l'abaissera, ce qui s'abaisse on l'élèvera. On retrouve ici ce mouvement de renversement qui s'exprimait déjà dans le *Sermon sur la Montagne*, et que Hegel a si fréquemment analysé.

Il ne s'agit pas d'une simple substitution, ou, comme aiment à le dire certains de nos contemporains, d'un "déménagement"; un clou chasserait l'autre.

Non! C'est précisément le même qui devient l'autre.

Bien entendu, le renversement essentiel s'accompagne de substitutions, d'échanges subsidiaires. Mais il y a d'abord une mutation radicale qui concerne la relation de deux termes sociaux ou politiques indissociables et opposés.

Cela apparaît plastiquement dans l'altercation du marquis de Dreux-Brézé et de Mirabeau: "Allez dire à votre maître"... qu'il n'est plus le maître! Mirabeau pourrait reprendre mot pour mot la répartie de Tartuffe à Orgon: "C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître"! La catastrophe théâtrale décalque la catastrophe historique. La

¹³L'Emile (collection Pléiade), p. 468.

Phénoménologie de l'Esprit adoptera ce type de renversement comme procédé général d'exposition de l'expérience de toute conscience, individuelle ou sociale.

Certes, le schéma du renversement reste très général. Dans la Révolution française il ne s'applique que grâce à toutes sortes d'actions et de développements de détail, très variés, multifformes et polyvalents. Il vaudrait la peine de les explorer minutieusement.

La contradiction

Il est clair, dès lors, que le renversement et la révolution ne peuvent se produire que si les termes en présence sont en contradiction, dans une contradiction vivante, en prenant le mot contradiction en un sens large.

C'est le caractère contradictoire de la société d'Ancien Régime qui rend compréhensible l'éclatement de la Révolution en 1789.

Elle est l'éclatement des contradictions économiques, sociales, politiques. C'est parce que le régime était empêtré dans ses contradictions et ne savait plus comment "s'en sortir", que Louis XVI a convoqué les Etats Généraux. Entre autres, est alors apparue une contradiction politique évidente: C'est parce qu'il se sentait impuissant dans une situation difficile, et notamment parce qu'il ne savait plus où et comment trouver de l'argent pour résoudre la crise financière, que Louis XVI a reconnu, *de facto*, sa dépendance de l'Assemblée des Etats. Il se présentait devant elle, à cet égard, en solliciteur. Et en même temps, contradictoirement, il prétendait lui parler en maître! Jaurès a bien exprimé ce paradoxe: "Et pourtant, dit-il, après ces déclarations étranges où s'affirmait le néant royal, le roi osait dire que le néant serait tout, ferait tout"¹⁴ La réalité devient apparence vide, à un certain point de son développement.

Les contradictions se multiplient: entre les réalités objectives produites par l'activité humaine, par exemple entre les institutions juridiques et politiques; entre l'esprit et les choses; entre les esprits. Ce qui paraissait d'abord cruellement négatif se mue en facteur positif pour qui sait s'en servir. Le déficit financier qui accable la nation, en 1789, et

¹⁴Jaurès, *op. cit.*, Tome I, 1968, p. 394.

que l'on veut faire endosser au Tiers-Etat, devient pour celui-ci une arme terrible contre la Monarchie absolue. Le jugement que Mirabeau porte à son sujet pousse la dialectique jusqu'au paradoxe: "Le déficit, dit-il, est le trésor de la nation"!...¹⁵

L'important, dans une révolution comme dans la dialectique, c'est moins la contradiction établie et persistante que le fait, pour ce qui n'est pas contradictoire, de le devenir. Les moments constitutifs du tout, qui s'accordaient d'abord, tombent dans le discord. Ce qui est cohérent perd son harmonie et devient absurde. Ce qui correspondait (*entsprechen*) en vient à se contredire (*widersprechen*). La Bastille avait été édifiée dans la joie et la ferveur par une population qui avait besoin de sa protection. Quelques siècles après, la protection s'est muée en oppression. La joie est devenue haine. Les opinions et les moeurs qui s'accordaient avec l'existence de la forteresse, s'y opposent désormais. L'union (ou même l'identité) est devenue différence, puis opposition, puis contradiction, et, à la fin, la contradiction éclate.

En 1798, Hegel en tire la leçon: "Comme sont aveugles ceux qui peuvent croire que des institutions, des lois qui ne s'accordent plus avec les moeurs, les besoins, et l'opinion des gens, que l'esprit a quittées en fuyant, peuvent continuer à se maintenir; que des formes pour lesquelles ni l'entendement ni la sensibilité n'éprouvent plus d'intérêt, sont encore assez fortes pour continuer à constituer le lien d'un peuple! Toutes les tentatives de reconquérir, grâce à des vantardises mal venues, la confiance en des agencements, des parties d'une consitution d'où la foi s'est enfuie, et de cacher les tombes sous un vernis de belles paroles, toutes ces tentatives non seulement couvrent de honte leurs subtils auteurs, mais préparent en outre une éruption bien plus terrible, dans laquelle le besoin d'amélioration s'accompagnera de la vengeance, et dans laquelle la foule toujours trompée et opprimée punira aussi l'improbité (...)"¹⁶

Les institutions, dit Hegel, ne s'accordent plus avec les moeurs: donc elles s'étaient auparavant accordées avec elles. Là où il n'y avait pas contradiction, une contradiction est peu à peu apparue. C'est cela, la contradiction vivante et active, le devenir contradictoire, la naissance,

¹⁵ *Ibid*, p. 282.

¹⁶ *La situation intérieure du Wurtemberg* (1798), in *Werke* (édition Lasson, VII, p. 151.

l'aiguïsement, puis l'éclatement et la résolution de la contradiction dans les choses et dans les idées.

Et c'est cela que les interprètes dogmatiques de la logique classique ne peuvent ni comprendre ni admettre. Aussi ne parviennent-ils ni à comprendre ni à admettre une révolution. Pour eux, ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas - et il ne peut y avoir de troisième terme. Or, entre la féodalité et le capitalisme, entre la monarchie et la république, il faut bien qu'il y ait un passage, et c'est ce passage qui est révolutionnaire.

La relation fondamentale, renversée dans la révolution, peut concerner des objets, des idées, des contenus variés. On peut la situer à des niveaux différents, elle est comprise autrement dans une conception matérialiste de l'histoire que dans une conception idéaliste. Les uns voient dans la révolution une résolution de la contradiction entre capitalisme et féodalité; d'autres la comprennent comme une victoire de la liberté sur le despotisme, ou de la vertu sur le vice, ou de la libre pensée sur la foi, ou de la nation sur le roi, etc.

Les plus perspicaces décèlent une opposition entre une base nouvelle de la société, et le maintien, désormais anachronique, d'un édifice juridique et politique édifié naguère sur une autre base, maintenant disparue. Hegel adopte ce point de vue, mais, à la manière idéaliste qui lui est propre, il identifie la nouvelle base à un nouvel avatar de l'Esprit du monde (*Weltgeist*). La plupart des révolutionnaires français expliquent eux aussi la révolution par le surgissement d'un nouvel esprit, dans le monde.

En tout cas, une base nouvelle se glisse à la place d'une base ancienne, dans laquelle elle était née et s'était peu à peu fortifiée. Hegel use de ce vocabulaire: "On construit alors une constitution et c'est sur ce fondement que tout devait se baser désormais (*und auf diesem Grund sollte nunmehr Alles basiert seyn*)"¹⁷

La nouvelle base est une constitution, oeuvre de l'esprit libre et rationnel, pensée préméditée puis rédigée par écrit, délibérée et proclamée. Hegel est profondément et obstinément constitutionnaliste. A cet égard, il faut se souvenir qu'au moment où il fait l'apologie du système constitutionnel en général, le roi de Prusse continue de refuser à son

¹⁷ *Philosophie de l'histoire*, in *Werke* (Glockner), XI, p. 557.

peuple l'octroi d'une constitution qu'il avait pourtant promise lorsque, dans la guerre contre Napoléon, sa monarchie courait les plus graves périls...

L'apparence politique confirme le jugement de Hegel: quand l'Assemblée constituante a élaboré et proclamé une constitution, en la faisant précéder d'une Déclaration des droits de l'homme, le monde parut en effet changer de base. La représentation que l'on s'était jusqu'alors donnée des rapports juridiques et politiques se trouvait mise sens dessus-dessous, un monde à l'envers.

Ce que l'on renversait ainsi, c'est tout ce qui avait jusqu'alors été consacré et vénéré: le roi, la foi, l'ordre établi, la coutume ancestrale, la distinction millénaire de "ce qui se fait" et de "ce qui ne se fait pas".

Les révolutionnaires français, en épuisant le champ du possible en des essais divergents, ne s'en sont laissé imposer par rien, n'ont rien respecté, on fondu toute chose dans la fluidité universelle.

Le chaos et la méthode

Il était inévitable que la Révolution française, résultat d'une longue évolution sociale, précédée et préparée par une profonde crise intellectuelle, ne produisit pas, comme par contre coup, un ébranlement des manières de penser, un bouleversement logique.

En elle-même, et comme marque d'une discontinuité éclatante, elle est, pour ses témoins, difficile à comprendre, inexplicable. Car elle ne semble pas d'abord continuer une ligne ininterrompue de causes et d'effets. C'est en faisant tout sauter qu'elle saute aux yeux.

Chez beaucoup d'observateurs, elle suscite d'abord le sentiment de l'incohérence, de l'absurdité, de la déraison. Ils ne voient en elle qu'un tumulte chaotique. Depuis la réunion des Etats généraux, en 1789 jusqu'à 1815: que de régimes disparates, que d'hommes dissemblables! Quand on vit une telle expérience on en reporte la forme générale et le principe sur les souvenirs du passé: ce que l'on perçoit mieux dans la rapidité actuelle permet de mieux comprendre ce qui se passait dans la lenteur relative des périodes paisibles. La Révolution fournit le modèle du tableau que Hegel brosse à grands traits, concernant l'ensemble de l'histoire: un tableau d'abord extrêmement confus:

Nous voyons un immense tableau d'événement et d'actions, un tableau de formes de peuples, d'Etats, d'individus, formes infiniment variées

et qui se succèdent sans répit. Tout ce qui peut pénétrer dans l'esprit de l'homme et l'intéresser, toutes les impressions du bien, du beau, du grand, tout cela y est entraîné; partout des buts sont conçus et mis en oeuvre, des buts dont nous reconnaissons la valeur, et dont nous souhaitons l'accomplissement; nous éprouvons pour eux de l'espoir et de la crainte. Dans tous ces événements et dans toutes ces occasions, nous voyons paraître à la surface l'activité et la souffrance humaine, partout quelque chose qui nous concerne et, à cause de cela, partout une inclination de notre intérêt, pour ou contre. Tantôt c'est la beauté, la liberté, la richesse, qui nous attire; tantôt, c'est l'énergie qui nous séduit, l'énergie grâce à laquelle le vice lui-même sait se donner de l'importance. Tantôt nous voyons l'ample masse d'un intérêt général se mouvoir lourdement et tomber en poussière en devenant la proie d'un ensemble infini de petites circonstances - et, ensuite, nous voyons une bagatelle se produire grâce à un énorme déploiement de forces, ou bien quelque chose d'énorme surgir de conditions apparemment infimes - partout la cohue la plus bigarrée, qui nous captive, et quand une chose disparaît, une autre prend aussitôt sa place¹⁸

Une cohue bigarrée, un chaos: voilà la Révolution française, non pas tant pour ceux qui agissent en elle que pour ceux qui, à l'abri sur le rivage, contemplent cette tempête sans la subir.

Pour la logique de l'entendement, la Révolution pousse l'illogicité à son comble, surtout si l'on ne la considère pas dans la totalité de son cours, - ce qui n'est possible que rétrospectivement. L'impression d'incohérence et de folie s'accroît sensiblement chez ceux qui, dans leur situation particulière, ressentent une grave lésion de leurs intérêts propres: le roi, les nobles, les diverses factions qui s'affrontent. Beaucoup se résignent alors à n'y rien comprendre.

Mais ceux qui sont résolus à la comprendre doivent, dans un grand optimisme méthodologique, la supposer nécessaire et rationnelle. Cela leur impose la tâche de découvrir le sens profond de ce qui, en apparence, donne l'impression de l'insensé, d'intégrer à un processus unitaire des moments contradictoires, de concevoir un développement systématique et méthodique, là où d'autres ne voient que confusion, désarticulation, anarchie.

¹⁸*Die Vernunft in der Geschichte (la Raison dans l'histoire)*, éd. Hoffmeister, Hambourg: Meiner, 1955, p. 34.

Si l'on veut comprendre la Révolution française, non seulement il faut, à certains égards du moins, l'aimer, mais encore il faut assimiler à son propre mouvement général tout ce que ceux qui ne parviennent pas à la comprendre considèrent comme ses échecs, ses misères, ses dérapages, ses dérives, ses excès. La première condition, pour cela, c'est le renoncement à une dogmatisation de la logique traditionnelle, qui s'en tient à la répétition monotone de l'identité vide.

Dans la Révolution, tout, sans cesse, devient. Et c'est ce devenir, cette fluidité, qu'il faut saisir, et, si possible, contrôler. Comme le dit Hegel: "Tout est, et aussi n'est pas, car tout coule (*fließt*), est en continuel changement". Le philosophe se donne pour tâche de "comprendre ce qui est", du moins dans le monde temporel. Or ce qui est, c'est le changement.

Il n'est saisissable et compréhensible que par les esprits qui, d'abord, ne l'excluent pas par principe de l'intelligibilité, et qui d'autre part, se sont mis en quelque sorte à son école. Ils préfèrent la logique des choses et de l'universel à la logique des jugements unilatéraux et du particulier.

Or pour effectuer un tel progrès intellectuel, il fallait y être porté par le mouvement même de l'histoire. Pour pratiquer intellectuellement la dialectique, non seulement il faut trouver devant soi un objet éminemment dialectique -et c'est le cas avec la Révolution française-, mais il faut encore faire en quelque sorte corps avec cet objet, et se trouver hissé par lui à un point de vue éminemment dialectique,- et c'est le cas pour Hegel.

JACQUES D'HONDT

Jacques D'Hondt est professeur émérite de l'Université de Poitiers, Président de l'Association des Sociétés de Philosophie en Langue Française, et Vice-Président de la Hegel-Vereinigung. Parmi ses nombreuses publications, on note: *Hegel, le philosophe du débat et du combat* (Livre de Poche); *Hegel et l'hégélianisme* (PUF); *L'idéologie de la rupture* (PUF).